

Zeitschrift: Schweizerische Bauzeitung
Herausgeber: Verlags-AG der akademischen technischen Vereine
Band: 77 (1959)
Heft: 39: SIA 66. Generalversammlung, Sitten, 25.-27. September 1959

Vereinsnachrichten

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

S.I.A

66. Generalversammlung

Un pays neuf vous souhaite la bienvenue

La route — mais ce n'était, à la vérité, qu'un chemin — passait sous des chéneaux de bois faits de planches bien ajustées et de troncs d'arbre évidés. Cet aqueduc ruisselait, l'été, de gouttes d'eau fraîche; l'hiver, il se hérissait de glaçons. Quelques fûts dressés, billes de mélèze qui évoquaient les colonnes d'un temple, supportaient cette architecture aérienne vouée au transport de l'énergie. On passait ainsi, entrant au village, sous une construction triomphale. Ce n'était que l'installation du scieur et du meunier.

L'eau, conduite de la sorte à cinq ou six mètres au-dessus des passants, tombait, selon l'heure ou les saisons, sur la roue du moulin ou de la scie. C'était plaisir de la voir s'acharner, tombant de tout son poids, remplissant les godets de son impatience: la roue hésitait, esquissait un mouvement de rotation, se rebellait, consentait enfin de toute sa circonférence grincante. Elle descendait, remontait du même coup, se remplissait et se vidait à la fois, tournait, tournait, entraînant dans sa course l'arbre invisible de la mécanique. Et prenait de l'élan, tournait sans vertige, trouvant son rythme familier cependant que la lame de la scie grincait, montait, descendait dans un sifflement vif qui ne trouvait plus de repos.

Le scieur allait et venait, jetait un coup d'œil sur la bille, versait un peu d'eau sur l'entaille. Quand le moment était arrivé, il décrochait une commande, retirait le chariot, faisait glisser d'un ou deux centimètres la bille de sapin ou de mélèze, tirait de nouveau sur la cordelette. Le grincement de l'invisible embrayage faisait trembler les poutres. Et la lame montait, descendait; la sciure giclait; le scieur en avait jusqu'aux plis de sa chemise, jusque dans les cheveux. Tout le jour, l'eau coulait dans les chéneaux; tout le jour, la grande roue aux pales de bois tournait, tournait; tout le jour, la lame montait, descendait, aussi rapidement qu'elle pouvait; tout le jour, le village était bercé d'une double musique: celle de la roue qui tournait; celle de la lame qui déchirait le silence en grignotant le bois.

La scie, le moulin; il faut ajouter le foulon. On y apportait le drap rude qui sortait du métier du tisserand. Il était laminé, en quelque sorte, entre deux meules de pierre qui, roulant l'une sur l'autre, le pressaient, l'égalisaient, lui donnaient un peu de douceur. Et c'était tout. Mille torrents tombaient de la montagne; cent rivières allaient au Rhône dans de merveilleux bouillonnements d'écume; les cascades chantaien dans l'espace. Toute cette force demeurait oisive dans la liberté d'un monde primitif.

Mais c'est que le pays tout entier vivait de ses habitudes, mangeant son pain de seigle et ses pommes de terre, ses fromages et sa viande sèche; il s'habillait de son chanvre et de ses laines; il se chauffait du bois de ses forêts; sur l'âtre, on n'avait jamais vu que les lourdes marmites de bronze et les récipients de cuivre.

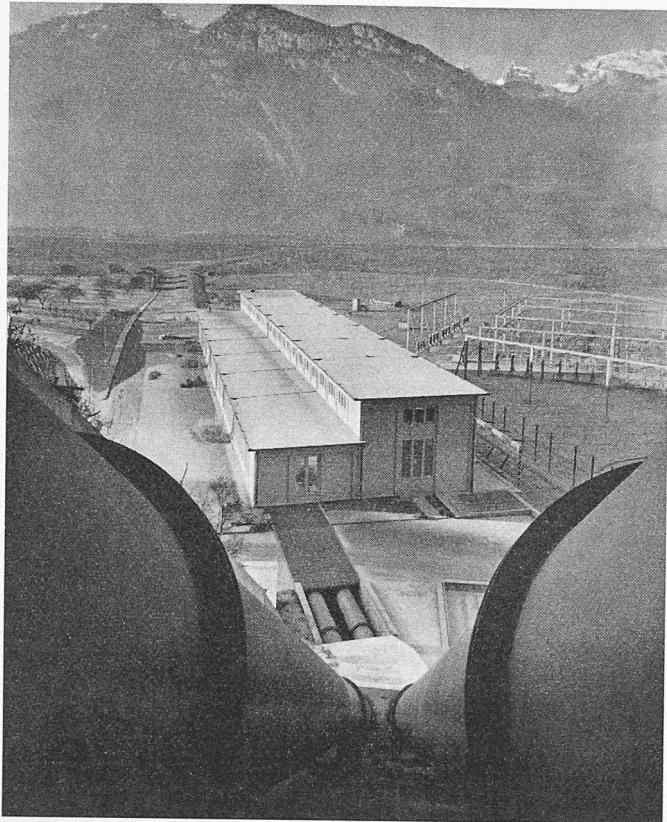
La plus grande conquête technique du XIX^e siècle, dans nos villages de montagne, c'avait été le remplacement de l'éclairage au suif par la lampe à pétrole...



Vieux moulin Valaisan

Le mulet et l'homme portaient les fardeaux; on était toujours sur les chemins parce que ce peuple est, par nécessité, un peuple nomade qui va sans cesse de la vigne à l'alpage; et il savait se déplacer par la vertu de ses pieds. Pas de char, pas même de brouette; on ne connaissait que la roue du rouet, de la scie et du moulin. On chauffait le four banal les matins d'hiver; chacun allait à tour de rôle y faire cuire sa fournée de pain...

Images d'un pays biblique, oui, mais elles datent d'hier; nous, les enfants que nous étions à la fin de la première guerre mondiale, nous les avons eues sous les yeux. Le



Usine hydraulique moderne: La centrale de Riddes des Forces motrices de Mauvoisin S. A.

moyen âge s'est prolongé dans nos vallées jusqu'à vers 1920. Alors, brusquement, tout a littéralement éclaté.

La route n'est pas venue la première. Avant elle, nous avons vu arriver «la lumière». On ne l'appelait pas autrement cette électricité mystérieuse qu'un fil amenait sur les ardoises de nos toits, et elle descendait dans nos chambres sous le couvert de conduites de métal. Il faisait sombre: tout à coup, il suffisait que la main s'appuyât sur un interrupteur pour que la clarté rayonnât. Les vieux regardaient ces choses avec méfiance. Puis ils ont pris l'habitude; ils se sont réjouis, ont cessé d'y penser.

Après la lumière, nous avons vu arriver la route. Elle introduisit le moteur. J'ai vu entrer dans mon village la première automobile. C'était, si je ne m'abuse, en 1925. De toutes les maisons jaillirent des grappes de curieux. La foule sentait obscurément que la minute avait un intérêt historique... Nul ne prenait la mesure exacte de la coupure qui se produisait ce jour-là dans la vie d'un peuple, mais chacun se doutait que l'avenir ne serait pas pareil au passé. L'ère qui commençait était vraiment une ère nouvelle. Les vieillards disaient: «On n'aurait pas pensé voir de telles choses»...

Alors, tout est allé très vite. On s'est mis à construire des murailles géantes, au fond des vallées. Il fallait beaucoup d'ouvriers. L'argent, qui était très rare, est devenu de moins en moins rare. Les machines se sont multipliées. Le four banal est tombé en ruines parce qu'un boulanger acheta un four électrique. Le car nous invita, trois fois le jour, à descendre à la ville. La vieille scie a disparu; abandonné le foulon. Avec l'argent qu'on gagnait au chantier, on acheta de beaux draps dans les magasins. Les chéneaux suspendus sur la route ont pourri. Qu'est devenue la grande roue aux pales de bois? La jeep, second après-guerre, a remplacé le mulet. Nos mères allaient laver le linge à la fontaine du village: nos femmes possèdent des machines à laver. La radio est entrée dans toutes les maisons. Au café, sur l'écran de verre dépoli, nous voyons les images du monde entier.

Ma voisine, dont les parents ne se baignèrent jamais de leur vie, préfère prendre son bain le soir...

Nous restons un peu étourdis de ces transformations. En un quart de siècle, la vie, en nos vallées, a plus changé qu'elle ne l'avait fait en mille ans. Le lait descend de l'alpage aux hameaux dans des conduites souterraines...

Tout a changé, selon les apparences, la nourriture, le vêtement, et rien n'a changé, cependant. Parce que l'homme reste le même, ayant les mêmes désirs, les mêmes impatiences, les mêmes tentations, les mêmes peurs et les mêmes inquiétudes.

Dès que l'on regarde les choses d'un peu près, on voit que, depuis les origines, l'habitant de la planète reste, au fond, identique à lui-même. Les civilisations font des poussées de fièvre; on les voit croître et déchoir, tour à tour. À travers ces remous, les hommes conservent leur visage. Ne nous enseigne-t-on pas que les plus grandes tempêtes n'agitent la mer qu'en sa surface?

Eclairé au néon, l'homme du XX^e siècle est-il différent de son ancêtre du paléolithique? Il continue de naître et de mourir selon des rites qu'il ne lui appartient pas de modifier. Il aime, souffre, espère, comme firent ses ancêtres au long des siècles, comme feront ses fils après lui. Il croit prendre possession du dernier secret de la matière, mais est bien incapable de modifier en rien le comportement de son cœur et de son esprit.

Les révolutions techniques et industrielles auxquelles nous assistons doivent dès lors nous laisser modestes. Elles n'atteignent que les structures de surface. L'homme du XXI^e siècle aura besoin de rêver, de se promener dans le silence des bois, de cueillir des fleurs. Les fiancés de demain chercheront des coins tranquilles où ils pourront n'entendre que l'onde, ne voir que les cieux... Cela implique, pour le technicien, des devoirs.

Le premier de ces devoirs est de respecter le cadre naturel dans lequel l'homme est appelé à vivre. Personne n'a le droit de supprimer les chances de paisible bonheur que la nature offre à ses locataires, de génération en génération. Beaucoup de mal a déjà été fait: qu'on veille à n'en point commettre davantage! Nous aimons tous à nous éclairer à la lumière électrique, et nous avons consenti à l'immolation de nos rivières. Mais qu'on ne nous accable pas de dévastations plus outrageantes! Les philosophes du XVIII^e siècle ont pu croire un moment que l'homme allait se satisfaire de sa seule raison, se débarrassant à jamais de son âme. Ils ont misé sur un progrès qui nous rendrait semblables à des dieux. C'est le mythe même du premier péché qui est l'orgueil de la connaissance. Or, nous sommes toujours là avec nos limites, nos impuissances, nos vertiges, notre ignorance. Nos petits-fils voleront comme l'oiseau, communiqueront avec les astres. Ils resteront petits et fragiles et chercheront, le dimanche, les rivages frais d'un lac, un coin de forêt où s'asseoir et ne plus entendre la rumeur des cités bourdonnantes.

Ce pays où se côtoient ce qu'il y a de plus primitif et de plus neuf au monde, vous invite à méditer sur les élans et les retombées de l'histoire. Le moyen âge et le siècle de l'atome s'y affrontent et leur affrontement ne va pas sans tension, ni crise. Déjà, nous apercevons ici que la machine, si elle aide l'homme à vivre, ne répond à aucun de ses besoins essentiels. Elle augmente son confort, non son bonheur. Elle peut lui donner du plaisir, non de la joie.

La joie et le bonheur naissent d'un accord profond entre l'homme et son travail, entre l'homme et le cadre dans lequel il se trouve. Conservons donc à ce cadre son visage originel. Aucun oiseau ne vient nichier dans les branches des pylônes. Remplacer un arbre par de l'acier c'est toujours mettre en péril un nid, un chant d'oiseau, une promesse de joie pour le cœur de l'homme.

Maurice Zermatten